

Danse muette dans la soupe préhumaine
Immersion et dérive à partir de *Mille plateaux*
Capitalisme et schizophrénie (vol. 2) — *Mille plateaux* de Gilles
Deleuze et Félix Guattari. Minuit, « Critique », 1980, 648 p.

Sylvano Santini

Number 228, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1968ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Santini, S. (2009). Danse muette dans la soupe préhumaine : immersion et dérive à partir de *Mille plateaux* / *Capitalisme et schizophrénie (vol. 2)* — *Mille plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Minuit, « Critique », 1980, 648 p. *Spirale*, (228), 122–123.

Danse muette dans la soupe préhumaine Immersion et dérive à partir de *Mille plateaux*

CAPITALISME ET SCHIZOPHRÉNIE (vol.2) — MILLE PLATEAUX
de Gilles Deleuze et Félix Guattari

Minuit, « Critique », 1980, 648 p.

par SYLVANO SANTINI

Si est agréable de se rêver comme un flux, un liquide, une intensité ou encore comme un rayon, une onde, c'est peut-être parce que le corps supporte mal l'imagination de la rigidité, les représentations qui suscitent des impressions de raideur dans les épaules, dans le dos ou dans les jambes. Il y aurait des concepts dont les effets pourraient être métaphorisés comme une barre de fer; d'autres notions suggéreraient, quant à elles, des caresses. On ne le sait peut-être pas toujours, mais on a tendance à somatiser ses idées relativement à des dispositions naturelles comprises entre la discipline et l'indocilité. Or, si c'était finalement le corps qui pensait à notre place? La proposition apparaît exagérée, j'en conviens, mais que désire-t-on signifier au juste lorsqu'on dit qu'on est à l'aise avec une pensée, qu'on se sent bien dans un livre? Peut-on limiter ces affirmations à l'expression d'un sentiment psychologique ou moral? Il y a lieu, je crois, de proposer quelque chose comme une analyse somatique de la réception qui répondrait, somme toute, à cette intuition que l'on a parfois lorsqu'on semble éprouver ses lectures ailleurs que dans sa tête.

Les idées et le corps

Dès sa publication en 1980, *Mille plateaux* représentait une sophistication dangereuse ou ingénieuse du discours sur le désir qui a traversé les années 1970. Cette entreprise philosophico-littéraire menaçait la raison, la dignité intellectuelle, le gros bon sens,

pour le meilleur ou pour le pire. Les auteurs étaient considérés comme des moralistes libertaires, des nouveaux prêtres de la révolution, des empiristes qui aimaient le désordre et le jeu, des hédonistes qui fumaient de la marijuana, des mystificateurs qui répandaient gaiement la folie, le sexe et la mort. Fumiste ou convenable, cette œuvre semble avoir trouvé naturellement son lieu dans ce qui restait de la contre-culture, parmi les pages de *Semiotext(e)* à New York, ou encore parmi celles des *Herbes rouges* à Montréal, avant d'entreprendre une formidable carrière universitaire dans les départements dont le nom se termine généralement par *studies*. En 1981, *Spirale* ne s'est pas trompé en publiant dans le même numéro, l'une à la suite de l'autre, deux recensions de l'ouvrage qui exprimaient clairement cette double impression : celle de Laurent-Michel Vacher qui accusait les auteurs de « *fascisme virtuel* » et celle de Normand de Bellefeuille, « *enthousiasmé* » par leur écriture. Dans les deux cas, il est évident que leur texte reflétait leur option intellectuelle. Si je ne m'en tenais qu'à cela, il n'y aurait rien à dire de plus, l'histoire est suffisamment connue. C'est pourquoi je tiens à ajouter qu'une option intellectuelle repose sur une posture qui implique non seulement un état d'esprit, mais également une disposition du corps à l'égard du monde qu'il nous est proposé d'imaginer sous la forme d'idées et de concepts. Cette posture tient alors moins sur une question

de choix moral que sur une sensation agréable de bien-être. *Mille plateaux* peut être considéré comme un scandale de la pensée dans la mesure où il suppose que les idées sont générées par la dynamique des corps dans l'espace. Les sentiments d'insatisfaction et de satisfaction à son égard reposent dès lors sur la capacité de chacun à apprécier le détournement qu'il nous propose : le substrat de la structure intelligible de la raison y est perçu comme une danse muette dans la soupe préhumaine. À chacun maintenant de savoir s'il est à l'aise de s'imaginer flotter ou fondre comme un condiment.

Attitude empiriste et expérience géographique

La vulgate selon laquelle Deleuze et Guattari nous inviteraient à progresser sur le chemin inverse de la généalogie de la morale vers sa véritable source géologique n'est pas une mauvaise lecture en soi. La liquéfaction du professeur Challenger, *alter ego* imaginaire des auteurs, nous aide à en avoir un aperçu après sa conférence sur l'isomorphisme entre les différents règnes minéral, végétal, animal et humain. Mais il faut tout de même distinguer ce qu'il faut prendre au pied de la lettre. Les auteurs s'inscrivent dans une histoire des idées qui déborde largement la pensée contemporaine et qui consiste à détourner le regard du ciel des idées : les hommes ne peuvent se comprendre qu'à partir de ce monde-ci. Ils ont ainsi adopté une attitude

empiriste. Pour eux, la continuité indéfinie, non linéaire ou indéterminée entre les différentes expressions sémiotiques de la matière qui composent la terre avec ces milliers d'organisations est un fait. Leur façon cependant de considérer plusieurs choses en même temps sous le principe de l'évolution universelle a quelque chose d'extravagant aujourd'hui. Cela n'a pourtant pas toujours été le cas. Les premiers empiristes, d'Épicure à Lucrèce, et tous ceux qui après eux ont voulu déprendre les hommes des représentations divines de la nature ou des autres superstitions du même genre (dont il ne faut pas négliger la capacité de revenir hanter nos représentations du monde) n'ont eu aucune réticence à percevoir les choses de cette manière. Si toutefois l'on reconnaît encore de nos jours la beauté du poème de Lucrèce, on en connaît, depuis toujours, l'inanité sur le plan scientifique. Et pourtant, on le lit encore. C'est la science aujourd'hui qui parle de la nature, et non la philosophie qui, elle, s'occupe de l'esprit et de la raison. Alors pourquoi Deleuze et Guattari se sont-ils mis à parler à côté de la science et de la philosophie en même temps, renouant semble-t-il avec une énonciation qui relève d'un autre âge, accumulant les affirmations sur le choc des particules élémentaires ou, pourquoi pas, sur les simulacres de lumière comme deuxième peau de la matière?

Mille plateaux relève peut-être davantage de la littérature.

Quiconque voudrait alors en critiquer les prétentions scientifiques s'aveuglerait à force de ne pas tenir compte de cette possibilité. Cet ouvrage n'est ni un roman ni un poème, mais un genre de récit dont le tissu abstrait est composé de lignes, de strates, de plans, d'agencements, de dates, d'images surprenantes, affectives, de références théoriques empruntées, de passages littéraires détournés, d'animaux bizarres; une œuvre composite, donc, qui nous donne une impression complexe du monde que l'on imagine volontiers aujourd'hui compliqué par un flux archi-rapide de combinaisons diverses, de ramifications inusitées de forces contraignantes et de fuites remarquables. *Mille plateaux* nous fait éprouver la sédimentation du pouvoir et l'entreprise quasi désespérée de s'en libérer à la manière dont l'arpenteur l'expérimente dans *Le château* de Kafka : tout se joue dans le long corridor aux nombreuses portes de l'auberge et non dans la tour panoptique. Deleuze et Guattari désirent continuer Kafka. Leur ouvrage ne nous offre donc pas de précisions savantes sur la nature de l'organisation de la matière brute ou humaine, mais vise à créer une ambiance qui tient presque de la psychogéographie issue de l'Internationale situationniste (je dirais presque, à la limite, une sorte de somagéographie). Cette proposition conviendrait, somme toute, à l'idée que cet ouvrage serait l'un des premiers à avoir proposé et réalisé un rapprochement entre la pensée et la géographie qui se matérialiserait dans un amalgame d'images visuelles, sonores et tactiles. C'est pourquoi il est si facile à lire pour certains (genre jeune-freak-ultra-branché pour qui l'expérience d'immersion est continue entre le plancher de danse et la bibliothèque) tandis qu'il apparaît indigeste pour d'autres.

Expériences d'immersion

Ce livre semble convenir aux expériences d'immersion déstratifiées, c'est-à-dire à des pratiques absorbées par le désir de s'affranchir physiquement des forces assujettissantes. Si les fuites remarqua-

bles ont le dessus sur les ramifications du pouvoir chez les lecteurs de *Mille plateaux*, c'est parce que le livre laisse présager un lieu où les forces ne seraient pas encore organisées, les affects non encore codés, les formes non encore déterminées, et dont la terre, la « Déterritorialisée », est l'hyperbole. C'est un fantasme qui se confond avec le souhait bien empiriste de se placer, par la pensée et le corps, dans l'espace fluide et insaisissable de l'« expérience pure », accessible, sans effort, aux fous, aux drogués ou nouveau-nés, selon « l'effarant penseur » William James, père de l'empirisme radical. C'est dans cet esprit qu'il faut

Mille plateaux fait partie du petit coffre à outils avec lequel certains jeunes intellectuels rêvent sincèrement de remuer le monde.

interpréter une partie de la réception de *Mille plateaux*, celle qui regarde non pas les exercices académiques, mais les expériences d'immersion qui relèvent de la création sonore et aussi, de manière plus inquiétante, de l'art de la guerre.

L'univers de la musique électronique représente un lieu aussi inusité qu'important de réception de *Mille plateaux*. On compose des pièces musicales, sans paroles évidemment, qui tentent de reproduire un sentiment de l'espace aussi coulant que celui que nous donnerait le livre. Il y a la musique de l'ancien élève de Deleuze, Richard Pinhas, celle également de l'Argentin Faustino Goyena (*Mil mesetas*), ou encore le ballet mécanique de Mille plateaux associés mais surtout, le plus connu, le label allemand de musique électronique Mille plateaux. Cet ouvrage parle aux sens. Il dispose l'être, semble-t-il, à se laisser traverser par un flux d'ondes sonores qui donnerait l'impression que le corps, désorganisé, se met au diapason du climat terrestre. On n'a plus besoin de lire *Mille plateaux*, en tout cas plus besoin de comprendre ce qu'il dit, à part ceci bien sûr qu'il est une

marque qui garantit l'origine et la qualité d'un sentiment du corps dans l'espace. Se promener avec un exemplaire sous le bras de *A thousand Plateaus* dans le métro de New York est un signe qui fonctionne comme un logo sur un t-shirt : c'est l'attestation d'une identité particulière que seuls certains initiés reconnaîtront; chez les autres, elle piquera tout au plus la curiosité dans le battement entre deux rames, entre deux stations. Cette pratique d'immersion est aussi innocente qu'authentique : *Mille plateaux* fait partie du petit coffre à outils avec lequel certains jeunes intellectuels rêvent sincèrement de remuer le monde. Dans la

elle devait inverser la géométrie de la ville en se répandant dans l'espace sur le mode de la déterritorialisation. Les attaques de Naplouse et Balata en 2002 ont été effectuées avec succès en suivant un plan bien précis : les soldats passaient littéralement « à travers les murs » avec leurs chars d'assaut, opérant ainsi une déstratification de l'espace pour se rendre là où les opérations conventionnelles ne leur permettaient plus d'aller. Ces opérations qui visaient à infester des zones urbaines comme un cancer pour y créer le chaos reposaient théoriquement sur le concept d'espace lisse dans *Mille plateaux*. Cette appropriation du livre est proprement terrifiante! L'échec des opérations au Liban en 2006 sur le même modèle théorique est sans doute l'une des causes, heureuses dirais-je, de la fermeture de l'OTRI¹.

L'ironie du sort semble avoir voulu que l'expression d'un désir de liberté se renverse en un cauchemar d'oppression. Mais est-ce vraiment de l'ironie? En lisant partiellement *Mille plateaux*, en en appréciant uniquement son goût du désordre, son champ muet du chaos, sa mécanosphère, toutes les dérives sont permises. Il faut croire que *Mille plateaux* est « virtuellement fasciste », comme le proposait Vacher. Il est aussi bien d'autres choses. Tout le monde peut manger de la soupe préhumaine, ou cracher dedans. Que signifierait alors bien lire *Mille plateaux*? Ne prêterait-il pas tout naturellement le flanc aux mauvaises lectures? Ne serait-ce pas là finalement le risque que prennent les œuvres qui placent volontiers leurs exercices au-delà du bien et du mal? *Mille plateaux* aura bientôt trente ans, certes. Mais tout compte fait, le temps n'y changera peut-être jamais rien, tant cet ouvrage apparaît se soustraire aux conditions de la maturité. 🌐

Sylvano Santini

1. Voir l'article de Eyal Weizman, « Passer à travers les murs » disponible en ligne. Sur les tendances mondiales à reconfigurer les stratégies militaires, voir les ouvrages de John Arquilla et David Ronfeldt, *Networks and Netwars* et celui de Harlan K. Ullman et James P. Wade, *Shock and Awe : Achieving Rapid Dominance*.